

Juillet - août -
septembre 2008

Papillon "Creciendo Juntos" No 4

Edito

Bonjour à toutes et à tous. Voilà déjà le quatrième papillon « Creciendo Juntos », ce qui signifie que nous avons bouclé notre première année à Tarija. On hésite entre l'impression d'être arrivé hier, et celle de vivre ici depuis toujours...

Alors que chez vous les feuilles rougissent et tombent, nous nous dirigeons vers l'été. C'est ici la fin de la saison sèche, il fait chaud et nous n'avons pas vu plus que quelques gouttelettes de pluie depuis plusieurs mois. La plupart des rivières sont à sec, la végétation est brune et sèche partout. Heureusement, les fortes pluies de l'été passé font que le manque d'eau n'est pas trop dramatique cette année.

Ce trimestre aura été marqué par notre première série d'anniversaire loin des amis et de la famille, puis par un voyage à Cochabamba, au cœur de la Bolivie. Nous y avons participé à notre première rencontre de volontaires, qui fut fort intéressante et sympathique.

La fin août et le mois de septembre ont été marqués par de très fortes tensions sociopolitiques dans le pays. Une sorte de tentative de coup d'état « civil » a été menée par les autonomistes des départements de l'est du pays, dont Tarija. Cela a été une période assez impressionnante pour nous. Heureusement, la situation s'est calmée à la mi-septembre, et un processus de négociations s'est mis en marche, qui n'est pas encore terminé. On espère néanmoins que le pays en ressortira stabilisé.

Nous vous souhaitons un bel automne, une bonne lecture, et nous vous remercions pour votre intérêt et votre soutien.

Meilleures salutations

Luca, Noé, Lina, Susanne et Mathieu



Susanne, Mathieu, Noé, Lina
et Luca Rufener — Glayre
Volontaires E-Changeur à
Tarija, Bolivie



Courrier des lecteurs

Chers Mathieu, Susanne et famille.

[...] J'apprécie beaucoup d'avoir d'une part une vue nuancée sur la situation dans le pays - situation de laquelle nous avons ici bien peu de nouvelles - et d'autres part des impressions et descriptions de votre vie en Bolivie et du projet de Susanne; cela donne une image bien complète et humaine de votre aventure [...]

Quelques mots en lien avec la lettre de Morales en réaction aux politiques migratoires de l'Europe (lettre dont j'ai d'ailleurs beaucoup apprécié le raisonnement): il est en effet juste de dire que si la Suisse ne fait pas partie de l'UE, ces politiques la concernent; d'une part, la Suisse participe aux accords européens de Dublin et Schengen, qui règlent respectivement les questions d'asile et de migration. D'autre part, il n'est pas inintéressant de noter que la Suisse a joué un rôle précurseur et a servi de modèle dans ces domaines aux pays de l'UE. Par exemple, la Suisse a créé le concept de "Pays tiers sûrs": il s'agit de pays qui, par le fait qu'ils répondent à un certain nombre de critères, sont considérés comme sûrs; dès lors, les personnes en provenance de tels pays (qui en sont originaires ou qui y ont séjourné) ne peuvent demander l'asile et doivent retourner dans ces pays sûrs: il ne sera pas entré en matière sur leur demande d'asile. C'est le Conseil fédéral qui tient à jour la liste des pays qu'il considère comme sûrs.

Par ailleurs, la loi acceptée en votation le 24 septembre 2006 par la population suisse a notamment été durcie en ce qui concerne les "mesures de contrainte"; selon la nouvelle loi suisse sur l'asile, les personnes requérantes d'asile adultes peuvent être détenues jusqu'à 24 mois pour des questions relatives à leur demande d'asile et à leur renvoi. Ironie du sort: la discussion qui a actuellement lieu au niveau européen sur les 18 mois de détention pourrait avoir comme conséquence que la Suisse doive revoir à la baisse ses 24 mois, pour être en adéquation avec la politique appliquée au niveau européen [...]

Mathilde



Bonjour à tous!

Nous n'avons pas lu votre papillon de mai sous les cocotiers, bien malheureusement [...] D'abord bravo pour les photos qui rendent le texte plus léger et pour les anecdotes de la vie quotidienne, si bien décrites qu'on s'y croirait! Quelle philosophie de vie face aux "désagréments" qui vous arrivent: vol, maladie, tout semble avoir l'apesanteur d'un papillon! Peut-être le maître de maison mène-t-il une vie assez cool pour en sourire? Qu'en dit Susanne, qui a des nuits moins tranquilles et des journées plus intenses? [...] Excuse-moi Mathieu, mais je ne pouvais éviter de faire ce brin de polémique...

Quant aux articles sérieux, je les apprécie, mais il me semble lire "le Temps" qui a repris quasi intégralement ton article ce jeudi. Le leur as-tu transmis??? Le journal dédie une page à la position des pays d'Amérique latine sur la nouvelle politique migratoire européenne (se référant à l'émigration européenne de 35 millions d'individus vers l'Amérique du sud, accueillis à bras ouverts et non à guichets fermés!) Intéressant, mais je te préfère dans la chronique quotidienne, quand bien même je me rends compte de ton engagement pour nous faire appréhender la situation et le contexte dans lequel s'inscrit votre activité pour *Creciendo Juntos*. [...]

Josette

Séjour à Cochabamba

A la fin juillet, nous sommes allés à Cochabamba. Cette grande ville de près d'un million d'habitants est située au cœur du pays et est le siège de la Coordination des Volontaires Suisses en Bolivie (COVOSU). Je suis parti seul dimanche, pour ma première session d'examens d'anthropologie. J'ai en effet commencé au mois de janvier une licence en anthropologie à distance.

Ce premier semestre d'études s'est très bien passé, et je ne me souviens pas avoir eu d'aussi bonnes notes depuis... l'école primaire! Je crains néanmoins que cela n'en dise pas plus du niveau général des étudiants que du mien... Enfin, les cours proposés sont vraiment très intéressants et les enseignants très sympas. Le matériel est parfois un peu «simpliste» à mon goût (certaines lectures sont plus d'un niveau de gymnasien que d'universitaire), mais la matière est passionnante, et chacun est bien sûr libre de compléter le matériel à son goût, ce que je fais volontiers grâce à la générosité et à la gentillesse familiale...

Cette formation est particulière, en ce qu'elle donne passablement d'importance aux travaux pratiques. Lors de ce premier semestre, j'ai par exemple fait un travail sur la façon dont les personnes âgées du quartier ressentent les changements apportés par la modernité, un autre sur l'entraide entre élèves dans une classe de l'école Creciendo. J'ai également fait un travail – théorique celui-là – sur les fameux indiens Jivaros – qui ne réduisent plus les têtes – mais auxquels les compagnies pétrolières mènent la vie très dure.

Les soirs de ces deux journées de présence obligatoire et semestrielle, des étudiants et des enseignants présentent leurs travaux de recherche. Soirées très intéressantes, lors desquelles on a par exemple eu la présentation d'un travail de diplôme sur les juifs de Bolivie, sur la gestion de l'eau dans des communautés indigènes, ou encore sur la façon dont la ménopause est vécue par les femmes indigènes des Andes boliviennes. Pour ma propre présentation, j'ai déjà dû apprendre à utiliser le logiciel Powerpoint (moi qui avait dit que je n'utiliserai jamais ce programme...) Je me suis bien amusé à concocter une introduction rigolote basée sur Tintin et l'oreille cassée. Hergé utilise en effet des données historiques, tant sur ceux qu'il

appelle les « BÍbaros » que sur la guerre du *Gran Chapo*, qui met en scène la guerre qui opposa la Bolivie et le Paraguay dans les années 30. Ma présentation, qui devait durer une bonne demi-heure, à finalement été écourtée à une petite dizaine de minutes – organisation bolivienne oblige – mais ce fut une bonne expérience.

Le mercredi après-midi, je suis allé chercher Susanne et les enfants à l'aéroport de Cochabamba. Notre première rencontre des volontaires suisses en Bolivie a en effet eu lieu dans un joli hôtel champêtre à quelques 30 kilomètres de la ville, du mercredi soir au samedi à midi. Une septantaine de personnes étaient réunies sous la houlette de la COVOSU, la Coordination des Volontaires Suisses en Bolivie. La COVOSO « gère » une bonne trentaine de volontaires de quatre organisations sœurs suisses: E-Changer pour la Suisse romande, Interagir du Tessin, Interteam de suisse allemande et LED, petite organisation lichtenchteinoise. Chaque volontaire (ou couple, ou famille) vient avec un ou deux représentants boliviens de son organisation, et la rencontre voit donc se côtoyer des suisses et des boliviens en provenance de tout leur pays respectif.



Photo de la « famille COVOSU »

Les «contrapartes», c'est-à-dire les boliviens avec lesquels travaillent les volontaires, sont aussi différents que peut l'être ce pays de contrastes. Paysans indigènes de l'altiplano, enseignants, activistes urbains ou travailleurs sociaux, chacun à une histoire et un point de vue aussi passionnant que différent. Chacun est passionné par son

travail, par la politique nationale et par l'échange de point de vue.

Cette rencontre de trois jours a été super, chargée de rencontres et de découvertes. Le premier jour, chaque organisation a été présentée par son volontaire et son ou sa responsable bolivien. Les organisations appuyées par les 4 ONG suisses travaillent dans des domaines aussi variés que l'appui aux femmes violentées ou aux enfants de la rue, à l'agriculture écologique ou à la protection de l'environnement, à la prévention contre le sida ou contre la violence familiale, etc. Chacune avait dressé un petit stand, et, dans un esprit un peu compétitif à mon goût, un jury a élu les meilleures présentations. A ce petit jeu, c'est *Creciendo* et son originale présentation par un petit spectacle de marionnettes qui a enlevé le gros lot! Bravo à Susanne, Thérèse et Nancy, nos trois représentantes.



Thérèse, Susanne et Nancy présentent Creciendo aux autres participants avec des marionnettes.

Le deuxième jour, nous avons travaillé par groupe sur le thème du changement climatique et de la protection de l'environnement, en partant des films de Al Gore et de Leonardo Di Caprio (oui, oui, le bellâtre, néanmoins « son » film est moins mauvais que celui d'Al Gore). Les échanges de points de vue ont été très intéressants. Les Suisses se sont montrés en général plus théoriques, plus conscients des problèmes à l'échelle globale ... et conscients de porter une responsabilité plus grande. Les boliviens sont en général plus pratiques, cherchant des solutions aux problèmes concrets et visibles de leur quotidien (déchets, pollutions diverses). Très intéressants échanges de points de vue qui ont débouchés, entre autre, sur des résolutions

personnelles, au cours desquelles Susanne s'est engagée à planter trois arbres... Et moi ? A ce moment précis, je m'occupais des enfants ... et ne me suis donc engagé à rien!

Nous avons aussi eu droit à une conférence-débat très intéressante avec une politologue bolivienne, qui nous fait une analyse très pertinente de la situation sociopolitique actuelle du pays. Cette chercheuse a eu le courage de présenter un regard scientifique et neutre de la situation, ce qui a eu le don d'en énerver certains, qui auraient bien aimé la voir prendre parti ... si possible pour le gouvernement d'Evo Morales ! Nous avons également vu un film sur les violences racistes qui se sont déroulées au mois de mai à Sucre. Après un bon moment sans réaction, tant les faits – bien que connus par tous – ont été violents et honteux, une discussion intéressante s'est faite sur le racisme structurel qui hante le pays ... et les pays du nord. Il a été intéressant de voir que les Boliviens, selon les Suisses, idéalisent notre beau pays. Les volontaires suisses ont en effet fait remarquer que la Suisse est très loin d'être un exemple en la matière.

Outre ces moments de travail et de réflexion, la rencontre a été émaillée de moments plus récréatifs, comme des bains thermaux nocturnes ou des parties de foot et de volley Suisse – Bolivie (dont mon dos s'est senti longtemps, on se fait vieux) et par une folle nuit de danse. Au foot, les boliviens (et les boliviennes, très footballeuses) restent de bons latins individualistes, et nous font parfois grimper aux filets, alors que nous les rendons fous avec nos passes alors « que tu pouvais tirer au but »! La rencontre des cultures se fait à tous les niveaux... Le clou de cette vie culturelle helvético-bolivienne a été la soirée – ou plutôt la nuit - de danse. Elle a commencé par un concours durant lequel les couples ont été soumis à tous les types de musique bolivienne, un «chacal » éliminant un-à-un les couples qui déplaçaient au jury – dont Susanne faisait partie. A ce petit jeu, on peut noter que les boliviens et les femmes se sont montrés en général nettement supérieurs aux hommes et aux suisses... Cette importance de la danse ainsi que la présence des enfants jusqu'à point d'heure est assez typique de la fête bolivienne. Mais on l'on a pu noter que de nombreux suisses se sont bien faits à ces étranges coutumes...

Mathieu

Petits fragments apocryphes d'histoire américaine précolombienne

Première partie : peuplement et grandes civilisations

L'histoire du peuplement de l'Amérique reste enveloppée d'un nuage de mystère. Les scientifiques s'accordent pour dire que le « Nouveau Monde » est peuplé depuis en tout cas plus de 12'000 ans. Cette époque correspond à la fin de la dernière période glaciaire. Selon la théorie « classique », à cette époque le niveau des océans était encore assez bas (puisque les immenses calottes de glace retenaient une grande partie de l'eau de mer) pour que l'on puisse passer à pied le détroit de Béring. Les paléo-indiens sont peut-être aussi passés de l'Asie à l'Amérique en bateau, en suivant la côte. Il semble en tout cas établi que l'immense majorité des anciens américains soient venus de Sibérie. Sur le plan génétique, les peuples autochtones de Sibérie sont nettement les plus proches parents des Amérindiens d'aujourd'hui et les généticiens sont convaincus qu'ils ont des ancêtres communs. La relative homogénéité génétique des Amérindiens laisse penser qu'ils sont tous originaires d'un seul groupe relativement restreint, mais qui aurait colonisé l'Amérique en plusieurs « vagues » distantes de plusieurs milliers, voire dizaines de milliers d'années.

Selon les découvertes les plus récentes, il semble très probable que le continent américain ait en fait été habité depuis au moins 30'000 ans, probablement plus. Alors que, à cause des glaciations, le nord de l'Europe était encore inhabité, l'Amérique était déjà peuplée de l'Alaska à la Terre de Feu. Le « Nouveau Monde » ne l'est pas tant que ça...

Les premiers habitants de l'Amérique étaient probablement des petits groupes de chasseurs-cueilleurs. Relativement mobiles, ils auraient peuplé l'ensemble du continent, de l'Alaska à la Terre de Feu, en quelques milliers d'années, vivant de la chasse, de la pêche et de la cueillette.

Traditionnellement, les historiens ont considéré que les quatre sources originales de la civilisation humaine ont été la Mésopotamie (l'actuel Irak), le delta du Nil en Egypte, la vallée de l'Indus au Pakistan et la vallée du fleuve jaune, en Chine. En fait, il faut en ajouter

deux : l'Amérique centrale et le littoral péruvien. Selon la théorie classique de la civilisation, celle-là apparaît au moment où un groupe humain se sédentarise, développe l'agriculture de façon à produire des excédents qui permettent l'émergence d'une différenciation des activités (artisans, artistes, nobles, religieux, etc.). Cette transformation agricole est généralement accompagnée de la domestication de certains animaux et de l'amélioration des outils de pierre. C'est ce que l'on appelle la révolution néolithique.



Vue d'artiste de Mexico-Tenochtitlan, la grandiose capitale Aztèque qui impressionna beaucoup les Espagnols par sa taille, sa richesse, son organisation et sa propreté.

La civilisation méso-américaine (qui se développa dans ce qui est l'actuel sud du Mexique) est née du maïs. Contrairement aux autres civilisations agricoles, qui ont pu « domestiquer » des plantes sauvages, il semble que les anciens mexicains aient « créé » le maïs. En effet, on n'a jamais trouvé d'ancêtre sauvage de cette plante. Il s'agit là de la première et d'une des plus importantes découvertes du génie génétique, qui eut lieu il y a environ 6000 ans. Avec cette invention se développa également l'un des systèmes agricoles les plus efficaces que l'être humain ait inventé. Dans les *milpas* (« champs ») l'association du maïs et des haricots résulta parfaite, tant sur un plan nutritif qu'écologique. Dans cette région du Mexique, certains champs sont ainsi cultivés de façon continue et systématique depuis plus de 4000 ans... et sont toujours productifs.

Les différentes civilisations qui se développèrent dans cette région suite à cette révolution néolithique (Olmèque, Maya, Aztèque, etc.) étaient toutes autant « avancées », quoique de manière différente, que celles qui fleurissaient dans d'autres parties du monde. Probablement la plus impressionnante fut celle des Maya, qui connut son apogée entre le III^e et le IX^e siècle après J.C. Les scientifiques la comparent parfois aux Grecs de l'époque classique, en raison de leur culture raffinée. Bien qu'il n'en subsiste malheureusement pas grand-chose, on sait qu'ils développèrent la philosophie, la poésie, l'architecture, la sculpture et certaines formes de science, comme les mathématiques et l'astronomie. Les savants mayas ont par exemple inventé un triple calendrier compliqué et nettement plus précis que celui qui existait en Europe à la même époque. Ils ont également été les premiers humains à inventer et à utiliser le zéro, durant le premier siècle avant J.C., soit plusieurs siècles avant son apparition en Inde. Les mayas furent également de grands architectes, qui ont laissé d'impressionnants monuments publics, dont des grandes pyramides à degrés presque aussi grandes que la grande pyramide de Kheops. Ils inventèrent également une écriture vers 300 av. J.C.

Mais le plus ancien – et le plus étrange – foyer de civilisation du « Nouveau Monde » se situe dans la région côtière aride du Pérou, quelques centaines de kilomètres au nord de Lima. Entre 3200 et 2500 avant J.C. s'y est constitué un réseau d'au moins 7 villes importantes avec de grandes constructions publiques. Quand les habitants de cette région – appelée *Norte Chico* (Petit Nord) par les archéologues – érigèrent leurs villes, il n'existait sur la terre qu'un seul autre complexe urbain, celui de Sumer en Mésopotamie. La civilisation du *Norte Chico* est particulière, en ce qu'elle s'est développée dans une région apparemment hostile à la vie. Elle n'a pas suivi le mode de développement classique, à partir du développement de l'agriculture. En effet, cette région est tellement sèche qu'en dehors des petites vallées qui descendent des Andes, il n'y a que des lichens qui poussent. Cette civilisation, qui allait marquer profondément les civilisations andines qui lui succéderont, semble

présenter la particularité d'être née non pas de l'agriculture mais de la pêche. En effet, si la côte est désertique, l'océan qui la borde est extrêmement riche.



Calendrier Maya

Les civilisations andines, comme celles de Huari ou de Tiahuanaco (dont la capitale comptait plus de 100'000 habitants en l'an 1000, ce qui en faisait l'une des plus grandes villes du monde) ou encore la plus célèbre, celle des Incas (qui contrôlaient en 1500 le plus vaste empire de la planète), ont également atteint de très haut niveau de développement, tant technique que culturel.

Cependant, à ne considérer ces célèbres civilisations dont les imposants legs nous sont parvenus, on ne rend pas justice à l'immense richesse sociale de l'Amérique. D'autres sociétés précolombiennes ont développé des modes de vie complexes et remarquables. Elles n'ont cependant pas été considérées comme importantes jusqu'à récemment, parce qu'elles n'ont pas légué à la postérité d'imposants restes architecturaux et qu'elles ne connaissaient pas l'écriture. Mais c'est là une histoire qu'il vous faudra patienter jusqu'au prochain trimestre pour découvrir...

Mathieu

Principale source :

- 1491, *Nouvelles révélations sur les Amériques avant Colomb*, de Charles Mann.

Une journée comme une autre



6h49	<i>Agou, gou, gou [Eh, Noé, on va jouer au salon?]</i>	<i>Rrrrr fffff Rrrrr</i>	<i>D'acc, attend, je te sors du lit. Hou, tu deviens lourd, toi!</i>	<i>Rrrr ffff hein? Hein? Quoi? Zut, le camion poubelle, vite!</i>	<i>Rrrrr Ffff Mmmm? (... et se retourne de l'autre côté!)</i>
8h03	<i>Miam, slurp, miam</i>	<i>Miam, slurp, papa, j'peux avoir encore un cacao?</i>	<i>Maman, encore une tartine à la confiture de lait!</i>	<i>Noé, dépêche-toi, on est déjà en retard!</i>	<i>Miam, slurp, bonne matinée et travaillez bien à l'école!</i>
10h27	<i>Agou, agou [Qui veut jouer avec moi?]</i>	<i>Papa, tu me racontes une histoire?</i>	<i>Moi, j'aimerais bien écouter l'histoire des marionnettes.</i>	<i>Venez, je vous raconte une ... Mais Gabriel, arrête de taper sur Augusto!</i>	<i>D'ac, mais range- moi d'abord un peu ce chenit!</i>
12h33	<i>Miam, slurp, miam</i>	<i>J'veux pas me laver les mains, j'veux pas manger!</i>	<i>(absent, car refuse de quitter l'école et ses copains)</i>	<i>Qu'est-ce qu'on mange de bon, aujourd'hui?</i>	<i>Lina, on mange. Tu viens, ou y'a rien jusqu'au souper!</i>
14h56	<i>rrrrfffff</i>	<i>Papa, on fait un gâteau au chocolat?</i>	<i>Allez les copains, on finit vite le travail et on va jouer aux billes.</i>	<i>Ouh là, encore un coup de barre. Serait-ce mes amies les amibes?</i>	<i>D'ac, on va acheter des œufs chez Doña Marcelina</i>
16h29	<i>Miam, slurp, miam</i>	<i>Il est bon, notre gâteau, hein maman?</i>	<i>Papa, on joue au foot? Ou on va au parc?</i>	<i>Très bon, bravo Lina.</i>	<i>Il fait un peu chaud, non?</i>
18h46	<i>Agou, agou</i>	<i>Moi, je veux que ce soit maman qui me lise l'histoire.</i>	<i>Papa, tu me racontes l'histoire de Robinson?</i>	<i>D'ac, mais d'abords on se brosse les dents.</i>	<i>Noé, mouche-toi, fais pipi et zoup pijy.</i>
19h13	<i>RRffff</i>	<i>Rrrrr fffff Rrrrr</i>	<i>Rrrr ffff Rrrrr</i>	<i>Les gamins dorment, tu peux sortir le chocolat.</i>	<i>Bamboulé!</i>
21h04	<i>RRffff</i>	<i>Papa, j'ai soif</i>	<i>Rrrr ffff Rrrrr</i>	<i>T'as pas bientôt fini avec c'tordi?</i>	<i>Attends, je finis un nouvel article pour le journal.</i>

Une journée au jardin d'enfants de Creciendo



L'équipe du matin avec Carola et Lucia

Les jours passent à toute vitesse, et il y a déjà une année que nous sommes ici. Dans ce numéro de notre « Mariposa », j'aimerais vous présenter le jardin d'enfants de Creciendo, ainsi que mes collègues et les enfants.

Carola, la maîtresse et Lucia, l'aide-maîtresse arrivent à huit heures du matin, pour ouvrir les portes et recevoir les enfants. Carola a trente ans, elle a trois filles toute chou qui ont neuf, trois et une année. Cela fait deux ans qu'elle enseigne à Creciendo. Avant, elle a enseigné cinq ans dans un internat. Carola est une jardinière d'enfants de cœur et d'âme. Elle a une patience angélique et une incroyable ouverture aux nouvelles idées et proposition. Lucia a 24 ans et elle est également maîtresse. Mais elle aimerait étudier le tourisme. Elle est parfois quelque peu impatiente avec les petits, mais elle nous fait beaucoup de bien avec son calme et sa lenteur. L'après-midi, elle travaille avec les élèves de deuxième année.

Nos petits nains rentrent petit-à-petit dans la salle. Durant la première demi-heure ils jouent avec joie au train en bois, avec la maison de poupées ou dans le coin de construction. Il y en a toujours quelques-uns pour nous aider à préparer la salle, pour arroser les plantes, changer les fleurs ou enlever la poussière. Pour nous c'est un moment important pour parler entre nous ou avec les enfants, qui parfois nous racontent de drôle d'histoires.

A huit heures et demie nous commençons avec le cercle du matin. Un enfant a le droit

d'allumer une bougie et tous se tiennent par la main, ce qui n'est pas toujours facile avec

38 petits nains. Après cette première aventure, nous chantons une chanson. Je joue un petit morceau de flûte, et ensuite les enfants peuvent dire ou raconter quelque chose, ce qui les (pré)occupe en ce moment. C'est vraiment un beau moment, sauf qu'il y a toujours quelques spécialistes qui ne veulent (ou ne peuvent) pas écouter, qui ne tiennent pas en place, ou qui ne peuvent s'empêcher de se disputer.

Ensuite, nous nous asseyons en cercle sur des petits matelas et, selon le jour, il y a une histoire, une chanson, des marionnettes, des massages ou du théâtre et le vendredi un petit conseil de classe.

A neuf heures moins quart la sonnerie retentit déjà et il y a le déjeuner sur la petite place de jeu du jardin d'enfants. Les petits sauvages mangent à toute vitesse pour pouvoir vite faire les fous, alors que les affamés continuent à manger jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien. Tous apprécient cette demi-heure de pause, pour faire ce qui leur semble important. Noé et ses copains jouent au foot ou aux billes et souvent un groupe de filles part se cacher, afin de se faire des peintures de guerre avec les tubes de rouge à lèvres piqués à leur maman. Elles pensent que nous ne nous apercevons pas de leur petit manège et gloussent plus ou moins discrètement en se cachant le visage. Evidemment ce sont toujours les mêmes qui viennent en pleurant avec une belle bosse, parce que la bagarre semble faire du rituel.

Après la récréation, nous partageons les enfants en deux groupes, selon l'âge. Un

groupe commence par une heure de jeu avec Lucia. Ils décident eux-mêmes s'ils



veulent jouer aux cartes, à la pâte à modeler, à des jeux de société ou encore faire des puzzles et s'ils veulent le faire seul ou avec l'aide de Lucia.

L'autre groupe travaille avec Carola dans la salle de travail. Kiara, l'une des plus petites puces dit alors toujours : « Hein, dites, nous aussi on travaille ? Ma maman dit que ce qu'on fait, ce n'est pas du travail. » 19 paires de mains se mettent alors à couper, à coller, à peindre, à faire du papier mâché, et avec beaucoup d'application et de sérieux. En général, il n'y a pas de problèmes lors de ces activités, parce que chacun est très appliqué et Carola a beaucoup à faire pour aider et appuyer, là où c'est nécessaire. Les élèves qui ont terminé l'activité proposée s'occupent dans les « coins d'apprentissage » avec du matériel didactique à disposition. Et après 45 minutes, les deux groupes permutent.

Après, nous passons au cercle de fin, qui consiste en un poème, puis les enfants vont se laver les mains, afin de passer à table. Presque tous les enfants mangent au jardin d'enfants, même si quelques parents viennent chercher leurs enfants peu après.

Je suis toujours autant surprise par la façon dont, après un petit moment d'agitation, tout se calme et chacun mange tranquillement. Il est bien rare qu'une assiette finisse au sol, et pourtant il y a une trentaine d'enfants qui mangent ensemble dans la salle de jeu. Chez nous à la maison, c'est bien plus chaotique, bien que nous n'en ayons que trois... Carola et moi nous disons au revoir rapidement, nous papotons encore sur la matinée le temps d'arriver devant ma porte. Ouf, une petite pause... enfin, si l'on peut appeler le repas de midi chez nous une pause !



L'équipe de l'après-midi avec Marilyn et Janet

Dans le jardin d'enfant, Janet, l'aide-maîtresse de l'après-midi, aide Lucia durant le repas et ensuite à surveiller les enfants sur la place de jeu. Les enfants jouent en effet

dehors sur la place de jeu et dans le sable. A une heure arrive Marylin, la maîtresse de l'après-midi. Elle vient d'un petit village proche de Tarija et elle a 35 ans.

Elle a un grand fils et un petit de l'âge de Luca. Pour elle, l'école est un changement bienvenu, et elle est une maîtresse en

improvisation. Mais j'admire ses inépuisables réserves d'idées de jeu et de



chansons, et je m'entends aussi très bien avec elle. Le travail commun est moins riche avec elle, parce que s'il elle semble toujours enchantée lorsque je propose et conduit une nouvelle activité, mais elle ne se lance elle-même rarement dans l'inconnu. Janet vient de terminer ses examens finaux de maîtresse, et elle est un vrai rayon de soleil. Elle est très timide, mais elle a toujours le visage épanoui et la situation sous contrôle. Elle fera très bientôt une excellente maîtresse.

A une heure, c'est également le moment de se reposer. Sieste ! Beaucoup d'enfants dorment profondément, surtout et logiquement les plus sauvages. Cela leur fait tellement de bien, ainsi qu'aux autres enfants. Enfin, il règne un peu de calme et les enfants plus tranquilles et plus discrets trouvent leur espace. Marilyn et Janet lisent une histoire, mettent un peu de musique douce ou papotent avec les enfants.

A deux heures moins quart il y a des rondes, des petites danses ou des chansons avec Marilyn. Lorsque je reviens à deux

heures, les enfants sont à nouveau prêts pour le travail. Nous les partageons en deux groupes, comme le matin, mais nous essayons d'organiser différemment l'heure de travail. Il y a (ou il devrait y avoir) de la peinture libre dans le coin peinture, des jeux dans le coin d'apprentissage, de la cuisine, du théâtre, des jeux sportifs sur la place de jeu ou des bricolages. A mon goût, Marilyn se réfugie un peu trop souvent dans des feuilles de travail, malgré notre programme.

Au milieu de l'après-midi nous changeons les groupes et la longue journée du jardin d'enfant se termine à 4 heures, avec un goûter. En général, je disparaiss alors rapidement, afin de d'aller retrouver et embrasser mes deux petits et Mathieu, au grand dam de Noé. Il n'en a jamais assez, et veut encore jouer avec ses copains qui n'ont pas encore été recueillis par leurs parents. Je traîne derrière moi mon fils maugréant, en lui promettant qu'on reviendra demain...

Susanne

[Traduction : Mathieu]



Entrevue avec Elisabeth, amie bolivienne vivant en Suisse

J'ai profité de la visite à Tarija de notre amie Elisabeth pour l'interviewer. Eli a 34 ans et a trois enfants. Elle est « chaqueña », c'est-à-dire qu'elle vient du sud-est de la Bolivie, de la région des plaines sèches du Chaco. Je l'ai connue lorsque je vivais à Entre Rios, en 2001, et nous sommes devenus de grands amis. Elle est mariée avec Luca, notre ami tessinois qui travaillait également avec les Guaranis, dans la même organisation que moi. Ils sont allés vivre en Suisse il y a trois ans, après que Luca ait passé plusieurs années en Bolivie. Ils vivent actuellement à Maggia, au Tessin.



Quand tu es allée en Suisse, c'était la première fois que tu voyageais en Europe ?

Oui, c'était même la première fois que je sortais de Bolivie.

Et quelles ont été tes premières impressions ?

Quand nous sommes arrivés, c'était l'hiver, et la première chose qui m'a surprise, c'était la neige. En Bolivie, on ne voit pas ça. Pour nous, mes enfants et moi, c'était quelque chose de magnifique, le plus beau de ces premiers jours.

Les premiers mois - en fait toute la première année - ont été un peu difficiles pour moi. Je suis arrivée quelque part où je ne connaissais personne, à part les parents de Luca. Plus que tout la langue, qui, heureusement n'est pas trop difficile, mais cela a été un changement total. Je restais presque tout le temps enfermée à la maison. Cette première année a été très

difficile, il y avait beaucoup de problèmes, cela a été très dur pour moi. Quand je suis partie de Bolivie, je pensais que j'étais une personne qui s'adaptait facilement, mais ce n'est pas si simple. La famille et les amis me manquaient beaucoup, j'étais seule à la maison, j'étais enceinte...

Comment t'ont paru les gens ?

Les gens du village m'ont paru très aimables. J'ai été surprise qu'ils paraissent tout savoir de nous, combien d'enfants nous avons, nos noms, etc. C'est que c'est un petit village. Il me semble qu'ils étaient très curieux de savoir comment est la Bolivie, mais à cause de la langue je ne pouvais pas répondre, alors je restais à la maison. La première année a été vraiment dure.

Depuis combien de temps vis-tu en Suisse ?

Depuis 2 ans et demi, et c'est mon deuxième retour ici en Bolivie. Et chaque fois j'ai moins envie de revenir en Bolivie. Parce ma famille est maintenant bien intégrée en Suisse, et qu'il y a des différences énormes entre le niveau de vie en Suisse et en Bolivie.

Lesquelles ?

Ce que je préfère en Suisse, c'est que l'on vit encore en sécurité. On vit tranquille. Bien sûr, il y a des vols et des dangers, mais pas autant qu'en Bolivie. A Maggia, je peux laisser sortir mes enfants seuls, je suis tranquille, je sais qu'on ne vole pas les enfants, qu'il n'y a pas de gros dangers, en tout cas dans les villages. En Bolivie par contre, il y a beaucoup de délinquance.

Mais il y a aussi des choses qui ne me plaisent pas en Suisse. Par exemple, on doit toujours payer, les impôts, les assurances... Il faut travailler beaucoup pour vivre bien, et il y a beaucoup d'obligations envers l'Etat. En Bolivie, il n'y a pas d'assurances. C'est-à-dire qu'il y a des assurances pour le petit nombre de personnes qui ont des postes fixes, mais pour la plupart, qui ne dépendent pas d'une institution, il n'y en a pas. Bien sûr, d'un côté les assurances sont une bonne chose, mais en Suisse cela me semble un peu exagéré.

Comme femme au foyer, comme mère, je vois des différences fortes dans la manière d'éduquer les enfants. D'un côté j'aime bien comme cela se passe ici, tout avec des règles, des horaires. En Bolivie, les enfants vont dormir quand ils ont sommeil, ici les parents sont plus tranquilles le soir, à neuf heures les enfants sont au lit.

En Bolivie, on dit que l'on est patriotes, parce que l'on chante l'hymne national chaque lundi et tous les boliviens le connaissent. Et j'ai été tellement surprise que les Suisses ne connaissent pas leur propre hymne national. Tout les suisses que je connais ne chante que la première strophe, et après ils ne savent plus et se taisent... Il semble que c'est seulement pour les jeux olympiques que les Suisses chantent leur hymne.

Il y a des choses de Bolivie qui te manquent en Suisse?

Oui, la Bolivie n'est pas un mauvais pays. On y vit plus librement, on peut faire beaucoup plus de choses qu'en Suisse, où il y a des règles et des normes pour tout. Par exemple, on ne peut pas crier dans la rue, même dans la maison on ne peut pas crier, parce qu'il y a une loi de la municipalité. En Bolivie, on peut faire ce qu'on veut, c'est même parfois exagéré. Je ne dis pas que c'est bien, mais on vit de manière plus libre.

Une chose qui me manque aussi un peu ce sont les boutiques de quartier, les vendeuses de rue. En Bolivie, on trouve tout à presque n'importe quelle heure. Ici, il faut aller au supermarché, et il faut penser à faire ses courses avant six heures, sinon on ne trouve plus rien. En Bolivie, si on se rend compte qu'il nous manque un demi-kilo de tomates, on sort en courant à la boutique d'en face, mais ici ce n'est pas possible.

Autre chose qui me manque ce sont les fêtes, qui sont plus sympas en Bolivie, et en général la manière d'être ensemble. En Suisse, on boit avec plus de modération, mais on ne danse pas. En Bolivie, on boit tellement, mais on danse aussi tellement. Et puis la viande! La viande! En Bolivie on mange beaucoup de viande... Ici, on dit que ce n'est pas tellement bon pour la santé de manger tant de viande. Alors, j'ai appris à cuisiner sans viande. En Bolivie, il y a très peu de plats sans viande...

Mais je me suis habituée... Et même quand je reviens ici, je mange moins de viande... un petit morceau, quand on fait la grillade...

Est-ce qu'il y a des grandes différences entre l'Occident et les occidentaux que tu t'étais imaginés, à travers tes rencontres en Bolivie ou les médias, et ce que tu vois et vis réellement en Suisse ?

Quand un étranger vient chez nous – pas seulement un occidental, même par exemple un argentin – nous imaginons que c'est quelqu'un de super, simplement parce qu'il vient de l'étranger. En Bolivie, nous avons une auto-estime assez basse, on pense que les étrangers nous sont toujours supérieurs. Alors les étrangers sont très bien reçus chez nous, on pense que c'est génial, qu'ils savent beaucoup de choses. Mais en vivant là-bas, je me suis rendu compte que tout le monde n'est pas éduqué comme on s'imagine parfois. Ce sont des personnes normales.

En Suisse c'est un peu le contraire. J'ai beaucoup d'amis latinos américains, du Nicaragua, du Venezuela, et pour nous l'intégration en Suisse est difficile, parce que l'on pense que l'on vient de pays sous développés, que nous ne savons pas grand-chose. Mais ce n'est pas vrai, nous ne sommes pas si attardés. Par exemple, avec mes enfants à l'école, quand on leur demande d'où ils viennent et qu'ils répondent « de Bolivie », on leur dit : « ah, là où tout le monde est pauvre et ne sait rien ». Il y a des choses comme ça qui me gênent...

Il existe également un peu de racisme en Suisse... un peu, non, beaucoup, il me semble ! Je pensais que cela n'existait pas là-bas. Et aussi les commentaires de village, les commérages, je pensais que c'était seulement chez nous. Mais maintenant que je vis en Suisse depuis plus de deux ans, je me rends compte que c'est la même chose. Avec des différences locales, partout il y a du racisme, de la petitesse, des cancans.

Nous, on accueille très bien les étrangers, on ouvre la porte, nos maisons, on le prend comme un honneur, on est content d'être ami avec des étrangers. Et il me semble que ce serait bien que ce soit comme ça partout, que nous aussi, les latinos, tout le monde, soit bien

accueilli en occident, comme des personnes normales.

Est-ce que tu as été victime de racisme en Suisse ?

J'ai de la chance, je ne suis pas très sombre de peau, et personnellement, je n'ai pas souffert de racisme en Suisse. Mais certaines de mes amies latinas, en particulier celles qui sont plus sombres de peau, ont des problèmes.

La première fois que je me suis sentie mal, c'était quand j'ai commencé à travailler comme femme de ménage. En Bolivie, nous connaissons les aspirateurs, mais il n'y en pas partout. Par exemple à Entre Rios, l'électricité est très chère, et nous préférons nos balais. En Suisse, il y a des machines partout, alors quand j'ai utilisé un aspirateur pour la première fois, cela aurait été suffisant que l'on m'explique le

fonctionnement une fois... Mais que l'on me répète vingt fois comment ça marche, comme si j'étais stupide... Je n'avais jamais utilisé un aspirateur, mais ce n'est pas si compliqué...

Une autre chose qui a été difficile, c'était que tout le monde dans le village savait que Luca revenait avec sa femme bolivienne, et les gens qui n'ont jamais voyagé, qui ont vu des documentaires sur la Bolivie, dans lesquels on montre toujours l'altiplano, les gens pauvres - nous aussi nous sommes pauvres, mais il y a aussi des gens super en Bolivie - et les gens pensaient voir une femme typique de l'altiplano, avec la jupe traditionnelle, la peau du visage brûlée... et quand Luca me présentait, les gens ne croyaient pas que j'étais bolivienne, ils pensaient que j'étais argentine, que je n'ai pas « la tête d'une bolivienne » ... Mais je suis « chapaca » [de Tarija], bolivienne !



Entre Rios, gros village de 5000 habitants situé à 100km à l'est de Tarija, où nous avons connu Eli

Quelques informations utiles:

Notre groupe de soutien:

Philippe et Marie-Claire Glayre
Sur la Roche
1321 Arnex-sur-Orbe
024 441 12 48
mcphglayre@gmail.com

Nous:

Famille Rufener – Glayre
Casilla 94
Tarija, Bolivie
00591 4666 77 30
susanneetmathieu@gmx.ch
<http://blog.e-changer.ch/creciendo/>
Pour nous soutenir, ainsi que l'école :
CCP 17-7786-4 mention « Creciendo Juntos »

Notre partenaire :

Escuela Creciendo
Maria Bianchessi
Casilla 388
Tarija, Bolivie
00591 4666 09 28

Notre organisme d'envoi :

E-Changer
Rte de la Vignettaz 48
1700 Fribourg, Suisse

tél. 0041 (0)26 422 12 40
www.e-changer.ch, e-changer@bluewin.ch



La Bolivie a traversé une grave crise

La Bolivie a vécu une fin d'hiver très mouvementée. Entre la fin août et le début septembre, nous avons vécu une situation proche d'un coup d'état « civil ». La situation a été très tendue, il y a eu plusieurs centaines de blessés et des dizaines de morts. A Tarija il n'y a heureusement pas eu de décès, mais plusieurs affrontements, dont un très violent. La grève générale a duré une bonne semaine, durant laquelle une bonne partie des activités routinières étaient paralysées, dont l'école, par mesure de sécurité. Mais reprenons notre « roman bolivien » là où nous l'avion laissé.

Le 10 août dernier, lors du référendum révocatoire qui visait à éclaircir une situation politique très troublée, le président Evo Morales a obtenu une ratification massive. Il a encore amélioré son excellente élection de 2005, lorsqu'il avait été élu avec 54 % des voix. Il a en effet été confirmé dans ses fonctions par 67% des boliviens, malgré l'acharnement de l'opposition et le parti pris de la presque totalité des médias en sa défaveur. De plus, les rapports très positifs des différents observateurs internationaux – l'OEA a qualifié la votation « d'exemple pour le reste de l'Amérique » - ainsi que le taux de participation très élevé (84%, même s'il faut rappeler qu'en Bolivie le vote est obligatoire) donnent à cette victoire une grande légitimité.

Au niveau régional, le président a été ratifié dans six des neuf départements et dans 95 des 112 provinces. Il obtient un « match nul technique » à Tarija (49,83%), et est soutenu par plus de 40% de la population des deux départements dans lesquels il a perdu, Béni et Santa Cruz.

Plus qu'une division géographique, il existe en Bolivie une division de classe. En effet, une analyse fine de la votation montre que les majorités pauvres soutiennent « leur » président, quelle que soient leurs origines ethniques, leur lieu de résidence ou leur provenance géographique.

De l'autre côté, si deux des préfets de droite ont été nettement révoqués, le noyau dur de l'opposition a également été confirmé dans ses fonctions. Cinq des neuf préfectures départementales restent en effet aux mains des

autonomistes. Néanmoins, on remarque qu'ils obtiennent dans leur fief un soutien qui est inférieur à celui dont jouit le président au niveau national.

Malgré ce soutien populaire accru et très large, le gouvernement n'a pas pu empêcher le déferlement d'une vague de violence dans les départements orientaux. La tension a commencé à monter à la mi-août, lorsque les autonomistes ont bloqué les routes du Chaco - la région du sud-est du pays qui produit la majorité du gaz bolivien, principale ressource du pays - afin de faire pression sur le gouvernement. Ils cherchaient d'un côté à récupérer les 30% d'un impôt sur les hydrocarbures que le gouvernement a redirigé afin de financer une retraite universelle. De l'autre, ils demandaient l'abandon du projet de nouvelle constitution. Dans les villes du sud et de l'est du pays, comme Tarija et Santa Cruz, l'essence et le gaz ont rapidement commencé à manquer, et les aliments à se renchérir.

C'est alors un véritable coup d'état « civil » qu'ont mené les autorités autonomistes et les groupes de jeunes vandales qui répondent à leurs ordres. Différentes institutions de l'état, des secteurs-clé et des points stratégiques des quatre départements du Béni, de Pando, de Santa Cruz et de Tarija ont été les uns après les autres occupés violemment. Armés de bâtons, de battes, de frondes, de catapultes, de boucliers de tôle, de pétards et de bâtons de dynamite, des bandes de terroristes ont pris d'assaut dans ces quatre départements des bureaux des impôts, de l'émigration, de l'entreprise de télécommunication récemment nationalisée, ou encore de l'institut de réforme agraire. Ils ont occupés les aéroports et les usines électriques et de gaz et attaqués des casernes militaires. Ils ont pris d'assaut les rares médias qui ne sont pas alignés avec la droite, en particulier les antennes locales de la radio et de la télévision du gouvernement. Ils se sont également attaqués aux bureaux de différentes ONG boliviennes de défense de droits de l'homme qui ont osé les critiquer, ainsi que les bureaux de différents syndicats paysans et d'organisations indigènes qui soutiennent le gouvernement. Lors de toutes ces attaques, la police était présente, mais le

gouvernement lui ayant interdit l'usage de la violence, elle n'a jamais résisté très longtemps. Les vandales autonomistes sont rentrés dans les différents locaux, détruisant le matériel, volant des ordinateurs et du matériel. Ils n'ont pas hésité à frapper ceux qui ont la peau un peu sombre, ou qui sont soupçonnés de ne pas adhérer à leur manière de voir. Certains dirigeants syndicaux et indigènes ont dû passer dans la clandestinité, suite à ces violences et à des menaces.



*Légende : Le rêve de l'Union Juvénile de Santa Cruz.
Mort au communiste Evo !
[Le drapeau vert et blanc est celui de Santa Cruz]
(image trouvée sur internet)*

Début septembre, après deux semaines de blocus sans résultats, les autonomistes ont décidé de durcir encore leurs positions en imposant une grève générale. A Tarija a alors eu lieu une journée de violents affrontements entre les autonomistes et les vendeurs du marché paysan. Ce marché est le plus grand de Tarija, et est le bastion et de symbole du soutien au gouvernement. Plusieurs centaines d'autonomistes armés de bâtons, de pierres, de boucliers, de pétards et de cartouches de dynamite ont essayé d'obliger les vendeurs à respecter la grève, et de prendre d'assaut les bureaux de la fédération des paysans et le studio de la radio «Nouvelle Patrie». Les paysans et les vendeurs du marché se sont défendus avec des pierres et des pétards. La police a essayé de s'interposer, mais a déguerpi après avoir lancé quelques lacrymogènes. On a dénombré une centaine de blessés, dont certains dans un état grave. Un jeune a par exemple eu sa main arrachée par un bâton de dynamite.

Le jour suivant, c'est dans le département du Pando (nord-est amazonien) que la violence s'est

déchaînée. Alors qu'ils se rendaient à une rencontre syndicale, des paysans et des indigènes ont été attaqués avec des armes à feu par des paramilitaires à la solde des autonomistes. On compte à l'heure actuelle une vingtaine de morts, une centaine de disparus, et plusieurs dizaines de blessés, dont des enfants. Le gouvernement a immédiatement décrété l'état d'urgence dans le département et le préfet autonomiste de la région, accusé d'avoir organisé le massacre, a été arrêté.

Suite à ces violences et aux pressions des pays de la région - qui ont tous unanimement confirmé leur soutien au gouvernement bolivien et dénoncé ces violences de la part des autonomistes - le dialogue s'est renoué et la situation s'est nettement calmée. Cela fait maintenant trois semaines que durent les discussions entre le gouvernement et les autorités autonomistes, mais aucun accord n'est encore conclu. Il s'agit principalement de régler la question de la répartition de l'impôt sur les hydrocarbures, et de rendre compatible la Nouvelle Constitution et les autonomies départementales.

Le problème central actuel, la « mère de toutes les batailles » comme on a pu l'entendre, semble être la Nouvelle Constitution. En effet, elle propose, entre autres, une nouvelle formule d'élection du parlement. Si elle est acceptée par le peuple, des élections générales seront organisées rapidement. Or, du fait du nouveau rapport de force politique sorti des urnes le 10 août, le MAS disposerait alors de la majorité absolue au parlement. Cela lui permettrait d'avancer très vite vers diverses réformes, actuellement bloquées par la chambre haute, contrôlée par la droite. De plus, cette nouvelle constitution (qui a été citée comme exemple par les Nations Unies) limiterait certaines inégalités flagrantes, par exemple en limitant la possession de la terre à cinq ou 10'000 hectares par personne. Ce qui pose problème aux élites locales, comme le président du comité civique de Santa Cruz, qui possède une petite propriété de 300'000 hectares (la taille du canton de Vaud). C'est pour toutes ces raisons que la droite s'oppose par tous les moyens à ce que cette Nouvelle Constitution soit soumise au vote, car il ne fait pas de doute qu'elle sera acceptée par le peuple.

Mathieu

La véritable dette n'est pas celle que l'on croit

La dette extérieure des pays du sud est un grave problème, qui oblige des états pauvres à y consacrer une partie importante de leurs maigres recettes, au détriment des besoins urgents de leurs citoyens. Les états du sud ont déjà remboursés plusieurs fois la valeur totale des prêts d'origine et ils « rendent » annuellement aux pays du nord plus de quatre fois plus que ce qu'ils reçoivent au titre d'aide au développement.

En Bolivie, la dette extérieure – qui a diminué de moitié depuis qu'Evo Morales est au pouvoir – se monte néanmoins encore à plus de deux milliards de dollars. Le service de cette dette engloutissait en 2005 le quart des recettes de l'état. Cette dette a principalement été contractée par les dictatures militaires des années 70, décennie durant laquelle elle a en effet sextuplé. Les institutions financières occidentales ont poussés ces gouvernements anti-démocratiques à s'endetter afin d'intégrer l'économie capitaliste globalisée. Ces prêts ont servi à financer des mégaprojets qui ont peu bénéficié au peuple – mais bien aux grandes entreprises occidentales qui les ont réalisées – ainsi qu'à développer l'appareil militaire répressif des dictateurs. Les Boliviens continuent donc à payer des dettes qui ont servi à les réprimer!

Plutôt que de développer des chiffres et des exemples, et dans l'idée de continuer à donner la parole aux pays du sud, nous vous proposons l'analyse corrosive d'un dirigeant des indiens aztèques du Mexique.

Eh bien me voici, moi, Guaipuro Cuauhtémoc, descendant des peuples qui, il y a 40.000 ans, peuplaient l'Amérique. Je suis venu à la rencontre de ceux qui l'ont « découverte » il y a 500 ans. [...]

Mon frère douanier européen me réclame un papier écrit avec un visa pour pouvoir découvrir ceux qui m'ont découvert autrefois. Mon frère usurier européen me réclame le paiement d'une dette contractée par Judas - quelqu'un que je n'ai, en vérité, jamais mandaté. Mon frère usurier européen m'explique que toute dette se paie avec des intérêts, quand bien même il faudra pour cela vendre des êtres humains et des pays entiers sans leur demander leur consentement. [...]

Moi aussi je peux réclamer mon dû, moi aussi je peux réclamer des intérêts. Les Archives des Indes font état, avec force papiers, force reçus et force signatures, de ce que, entre les seules années 1503 et 1660, sont arrivés à San Lucas de Barrameda (Espagne), 185.000 kilos d'or et 16 millions de kilos d'argent, en provenance d'Amérique. Pillage? Cela ne me viendrait pas à l'idée! Ce serait penser que nos frères chrétiens ne respectent pas leur septième commandement. Spoliation? Dieu me garde d'aller imaginer que les Européens, à l'image de Caïn, tuent puis dissimulent le sang de leur frère! Génocide? Ce serait là accorder du crédit à des calomniateurs comme Bartolomé de Las Casas et tous ceux qui ont qualifié la rencontre de « destruction des Indes », ou à des extrémistes comme le Dr Arturo Piétri, qui affirme que l'essor du capitalisme et de la civilisation européenne actuelle est le fruit de l'inondation en métaux précieux que vous, mes frères européens, avez arrachés des mains de ceux qui, en Amérique, sont aussi mes frères!

Non! Ces 185.000 kilos d'or et ces 16 millions de kilos d'argent doivent être considérés comme le premier d'entre les divers prêts à l'amiable consentis par l'Amérique en faveur du développement de l'Europe. Penser le contraire reviendrait à établir l'existence de crimes de guerre, ce qui ouvrirait le droit à exiger non seulement le remboursement immédiat, mais en plus une indemnisation pour dommages et préjudices. Moi, Guaipuro Cuauhtémoc, je préfère croire en l'hypothèse la moins offensante à l'égard de mes frères européens. Des exportations de capitaux aussi fabuleuses n'ont été rien d'autre que la mise en place d'un Plan Marshall-tézuma pour garantir la reconstruction de l'Europe barbare ruinée par ses guerres déplorables contre les musulmans cultivés, défenseurs de l'algèbre, de l'architecture, du bain quotidien et autres apports supérieurs de la civilisation.

Voilà pourquoi, passé ce cinquième centenaire du « Prêt », nous sommes en

droit de nous poser des questions : nos frères européens ont-ils fait une utilisation rationnelle, responsable ou tout au moins productive des ressources si généreusement avancées par le Fonds indo-américain international ?

Nous sommes au regret de devoir répondre par la négative. Du point de vue stratégique, ils les ont dilapidées en batailles de Lépante, Invincible Armada, Ille Reich et autres formes d'extermination mutuelle. Du point de vue financier, au terme d'un moratoire de 500 ans, ils se sont montrés tout aussi incapables de régler le capital et les intérêts que de se passer des rentes monétaires, des matières premières et de l'énergie bon marché en provenance du tiers-monde.

L'affirmation de Milton Friedman, selon laquelle une économie assistée ne pourra jamais fonctionner, vient corroborer ce tableau déplorable et nous oblige à leur réclamer - pour leur propre bien - le paiement du capital et des intérêts, généreusement repoussé de siècle en siècle.

Il est bien clair, toutefois, que nous ne nous abaisserons pas à réclamer à nos frères européens les taux - odieux et cruels - de 20% et jusqu'à 30%, qu'ils font payer aux peuples du tiers-monde. Nous nous limiterons à exiger la restitution des métaux précieux avancés, plus un modique intérêt fixe de 10% par an, intérêt calculé sur les 300 dernières années. Sur cette base, et en application de la formule européenne de l'intérêt cumulé, nous informons nos découvreurs qu'ils ne nous doivent, au titre d'un premier paiement de leur dette, qu'une quantité de 185.000 kilos d'or et 16 millions de kilos d'argent, chacune d'elle élevée à la puissance 300. C'est-à-dire un nombre qui,

s'il fallait l'exprimer, ferait appel à plus de 300 chiffres et dont le poids dépasserait largement celui de la Terre.

Comme elles pèsent, ces masses d'or et d'argent! Que pèseraient-elles si on calculait leur équivalent en sang? Alléguer que l'Europe, en un demi-millénaire, n'est pas parvenue à générer des richesses suffisantes pour régler ce modique intérêt reviendrait à admettre son échec financier absolu et/ou l'irrationalité démentielle des présupposés du capitalisme. Il est vrai que nous ne nous soucions pas, nous les Indo-Américains, de telles questions métaphysiques. Mais, ça oui, nous exigeons la signature immédiate d'une lettre d'intention qui impose une discipline aux peuples endetté du Vieux Continent et les oblige à remplir leurs engagements par une privatisation ou une reconversion rapide de l'Europe, afin que cette Europe nous soit livrée tout entière au titre du premier règlement d'une dette historique.

Les pessimistes du Vieux Monde affirment que leur civilisation est en pleine banqueroute et que cela les empêche de remplir leurs engagements financiers et moraux. Si tel était le cas, nous nous contenterions de recevoir en paiement la balle avec laquelle ils ont tué le poète. Mais ce ne sera pas possible : cette balle est le cœur de l'Europe.

Guaipuro Cuauhtémoc

Les personnes intéressées par la thématique de la dette des pays du sud trouveront une petite brochure très bien faite à l'adresse suivante : www.les-renseignements-generaux.org/var/fichiers/brochures-pdf/broch-dette-20061009-oria5-a5.pdf.

Nous vous signalons (ou vous rappelons) que nous tenons un BLOG, oui, oui ! Vous y trouverez, entre autres, des articles différents de ceux du présent journal, suivant jour après jour (enfin, disons plutôt semaine après semaine) l'actualité familiale, scolaire ou politique, selon notre inspiration... et le temps disponible !

<http://blog.e-changer.ch/creciendo/>

Méli-mélo de photos



Le 11 juillet, Mathieu fêtait ses 33 ans



Petite balade en montagne



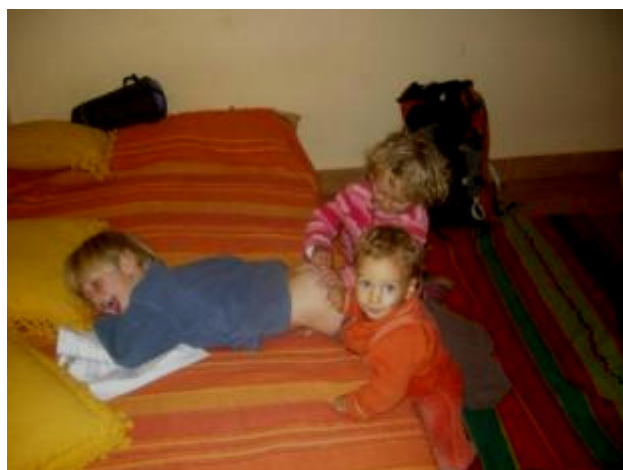
Le 15, c'est Lina qui soufflait 3 bougies, aidée par Noé et René



Noé et son poussin



Le 18, c'était au tour d'un Noé bien entouré de fêter ses 5 ans.



On joue au docteur !



L'ivresse de la vitesse



Noé et Lina « skype » avec tonton Beat



Noé et René sont fiers de leur travail



On est dans l'avion pour Cochabamba



Rends-moi ma canne à pêche !



Lina et Jimba font la sieste



Une petite pause suspendue



Luca part en course avec Blanca



On joue à dormir



Les clowns



Après-midi peinture



Luca souffle sa première bougie



Luca et une grand-maman bolivienne



Il faut le finir, ce papillon...